

Ilya Ehrenbourg, «Les Deux Chemins d'André Malraux», *Lu*, 23 juin 1933. Texte traduit du russe et repris de *Literaturnaia Gazeta*, Moscou. [Sur *La Condition humaine*.]

Sur la bande une photo : des têtes de Chinois mis à mort. Dans un journal, à côté d'un article consacré au roman, j'ai vu une autre photo : Malraux fixant de son regard un masque chinois. Ce n'est pas un supplicé qui se trouve devant lui, mais seulement une belle œuvre d'art. Quant aux suppliciés, ce ne furent ni des esthètes éclairés, ni des bouddhas «s'apparentant à la pureté du style roman», mais de simples coolies dont les visages montrent encore le rictus des bêtes traquées.

La confrontation de ces deux photographies nous oblige à réfléchir sur le vrai destin de l'auteur. Le visage de Malraux est fin et efféminé. C'est un nerveux. Dans la conversation, il est incapable d'écouter son interlocuteur. Ses monologues, pleins d'inquiétude, ressemblent à un tourbillon; il revient invariablement à une seule et même pensée. Des snobs et des esthètes font son éloge, mais lui, il prend part aux réunions communistes. Il est entouré de bouddhas romans et gothiques, mais cela ne l'empêche pas de se passionner pour l'économie mondiale, pour le plan Stevenson ou pour la lutte entre «Standard Oil» et «Royal Dutch». Deux voies l'attiraient dans la vie : le chemin du révolutionnaire et celui de l'archéologue. Il entourait d'une auréole héroïque ses recherches d'antiquités; lorsqu'il entreprenait des fouilles archéologiques, on pouvait croire qu'il montait sur les barricades. Il a visité l'Afghanistan, l'Inde, la Chine. Il en a rapporté beaucoup de belles pierres sculptées, et aussi cette pose d'indifférence affectée qu'on voit sur sa photo devant le masque. C'était son chemin vers le passé.

L'autre chemin le conduisait vers l'avenir, et il passait par les mêmes longitudes géographiques. En Chine, pendant les années de luttes héroïques des ouvriers de Canton et de Shanghai, Malraux s'est rapproché des communistes.

...La tragédie d'André Malraux en tant qu'écrivain et homme, c'est la tragédie de deux chemins dont l'un exclut l'autre. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'antiquités mais

de tout un complexe d'images et de sensations que Malraux a trouvé dans le passé et dont il ne peut se séparer sans déchirement.

La tragédie d'André Malraux est inconnue de la plupart des écrivains français. Ils vivent non du passé, ni de l'avenir, mais du présent. Ils n'ont pas à lutter pour ce présent qui se livre à eux de lui-même, comme un paysage de l'Île-de-France, comme les règles du roman classique, comme l'ironie légère, comme les éditeurs arrangeants. L'absence des événements leur paraît de la sagesse, et ils écrivent non parce qu'ils ont quelque chose à dire, mais parce qu'ils sont des écrivains. Malraux se distingue parmi eux avant tout par ce fait que ses livres sont nés d'une nécessité intérieure. Non seulement les dialogues de ses personnages, mais aussi leurs actes, sont une forme d'expression de la tragédie intérieure de l'auteur.

... Ce n'est pas la ville de Shanghai qui intéresse Malraux, mais ce qui arriva à quatre ou cinq personnes qui habitaient cette ville au printemps 1927. C'est la force et la faiblesse de son roman. Ce n'est pas un livre sur la révolution ni une épopée – c'est un journal intime, un compte rendu sténographique de ses débats intérieurs, une radioscopie de soi-même divisé en plusieurs héros...

... Les livres sur la révolution sont difficiles à écrire. Aussi longtemps que la vie y reste anonyme, que la foule en est le personnage unique, ces livres tiennent de l'affiche, de la rubrique d'actualité. Nous connaissons plus d'un roman de ce type dans la littérature soviétique. Nous nous souvenons fort bien des événements dont ils parlent, mais nous y restons indifférents : les êtres humains y font défaut.

Le point faible de Malraux est ailleurs. Ses personnages vivent et nous souffrons avec eux parce qu'ils souffrent. Mais nous ne voyons pas la nécessité de cette vie, ni de ces souffrances. Ses héros, arrachés à leur monde, nous semblent des romantiques exaltés. Une révolution vécue par un immense pays, devient une histoire d'un cercle de conspirateurs...

... Le voyage dans le passé a enrichi Malraux non seulement de ses collections de sculptures; il a encombré sa conscience de complications, de la profondeur obligatoire, des contradictions les plus subtiles dont abonde une civilisation à son déclin. La

tentation de la complexité est terrible; c'est par elle, et non par la quiétude et le bien-être, que le passé séduit nos meilleurs contemporains, pour les préserver de cette autre tentation : la révolution. Il n'est pas facile de comprendre que le chemin vers l'avenir c'est le chemin de la simplicité, et même, pourrait-on dire, d'un certain primitivisme; que la civilisation d'une classe jeune se distingue principalement par son caractère monolithique. Celui à qui cette civilisation répugne peut la prendre pour de la vulgarité...

Quand je parle du pathos profondément humain du roman de Malraux, je n'oublie pas tout ce que cette définition a de vague et de discutable. Les représentants de la réaction militaire, les amateurs de l'encens et des drapeaux, catholiques, fascistes, fanatiques de leurs maisonnettes entourées de lilas ont tous depuis longtemps monopolisé le droit à l'«humain». Ils reprochent à la littérature révolutionnaire de vouloir remplacer des êtres vivants par des signes d'équation, par des rouages de machines, par des mots d'ordre en pantalon. N'est-il pas grandement temps de proclamer que la défense du principe humain, de la plénitude de sentiments, de l'héroïsme, de l'esprit de sacrifice, de l'amour élevé et de la victoire sur la peur de la mort, que tout cela est indissolublement lié à la lutte contre l'ordre ancien, représenté, dans le livre de Malraux, par le bandit colonial Ferral, par le garde blanc Koenig et par les bouchers de Tchang Kaï-chek ? ...

... Je ne crois pas que Malraux puisse se «simplifier». Je ne crois, d'ailleurs, pas qu'il doive le rechercher. Chaque génération a ses possibilités, et sa prédestination. L'écrivain d'une époque de transition n'a pas à s'improviser chirurgien et à couper en lui les possibilités de complexité et de dualité. Il doit seulement comprendre que sa complexité n'est en aucun cas supérieure à la simplicité de ceux qui viendront le remplacer. Aux moments de l'émotion lyrique, il a le droit de se souvenir de l'angoisse de Gisors; sa place dans la vie est aux côtés de May.

Les esthètes qui admirent le livre de Malraux cherchent à persuader l'auteur, les lecteurs et eux-mêmes que la révolution ne constitue dans ce livre qu'un élément fortuit d'exotisme, et qu'il s'agit chez Malraux de solitude, d'inquiétude, de désespoir.

Malraux, en parlant récemment à une réunion communiste, s'est élevé contre la politique impérialiste en Indochine; il a parlé de l'indignité de Ferral et de la lutte des coolies pour la condition humaine. Telle est la réponse de l'écrivain aux nouvelles tentations de la complexité. Et c'est encore une preuve que le chemin d'André Malraux n'est pas celui de Gisors.

Note de la rédaction de *Literaturnaia Gazeta*

La rédaction estime que certaines affirmations d'Ehrenbourg sont erronées. Ainsi, par exemple celle-ci : «L'écrivain d'une époque de transition n'a pas à s'improviser chirurgien et à couper en lui les possibilités de complexité et de dualité». Ces paroles sur la chirurgie cachent une négation foncièrement pessimiste et absolument fausse de la possibilité de «reconstruction intérieure» de l'écrivain.